

VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 87, 122, 148, 171 et 207.)

Par calcul d'amour propre, Frédéric s'abstint de demander le nom de son rival préféré. Il lui semblait moins désagréable d'avoir à céder la place à un inconnu qu'à un prétendant désigné. Il jouissait du reste d'une parfaite tranquillité d'esprit qui ne laissait pas prévoir des regrets bien profonds. S'étant mis sur les rangs pour obtenir la main de mademoiselle du Breuil, il ne jugeait pas à propos de se retirer sans une explication au grand jour. On le refusait, rien de mieux. Mais il se présentait le front calme afin de mesurer sa défaite, en homme qui a triomphé trop souvent et de trop de manières, pour s'humilier devant un échec accidentel. Grâce à cette façon d'envisager les choses, le jeune négociant conservait toute sa bonne humeur. Chevauchant à côté de M. du Breuil, ils avaient l'air tous les deux de faire paisiblement une promenade de santé.

Dès qu'ils eurent dépassé le mauvais pavé de la ville, Frédéric mit son cheval au galop. La bonne bête que montait M. du Breuil eut peine à suivre.

—Pas si vite! cria-t-il, ou bien, allez tout seul.

—J'ai tant d'occupations sur les bras! répondit Frédéric après avoir ralenti sa course. Ce festival, entre autres, me donne un mal épouvantable. Pourquoi m'en mêler? me direz-vous. Ah! je n'ai pu faire différemment. On m'a prié, supplié. Il faudra aussi qu'en revenant du Breuil, je m'arrête à

Fontjaudran, puis que je passe aux magasins pour lire mon courrier et y répondre.

—Voulez-vous remettre à un autre jour votre visite à ma fille?

—Non. Je ne suis pas fâché de prendre l'air un peu.

—Ah!

M. du Breuil n'était pas en peine de ce que répondrait Valentine. Il chercha cependant à lui épargner la moitié d'une corvée délicate, et ajouta :

—Vous avez trop d'affaires. Les jeunes filles n'aiment pas cela.

—Jusqu'à quinze ans peut-être, répliqua Frédéric; mais après cet âge elles deviennent plus raisonnables. Voyons, un temps de galop. Je voudrais être de retour à Limoges pour quatre heures.

—Allez, dit M. du Breuil sans changer son allure. Passez devant. Vous m'attendrez en prenant l'air dans la grande allée de chênes qui conduit à la route

Frédéric modéra son impatience, remit son cheval au trot, et les deux cavaliers entrèrent bientôt côte à côte dans la cour du Breuil.

Valentine fut un peu surprise de cette visite. Elle s'empressa toutefois de faire apporter des rafraichissements.

—Oh! c'est inutile, mademoiselle, dit Frédéric; nous n'avons besoin de rien. N'est-ce pas, monsieur du Breuil?

—En effet, répondit celui-ci.

—Veuillez seulement, reprit Frédéric en s'adressant au domestique, faire promener mon cheval.